

# L'Electeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 6.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 23 Juin 1866

## ABONNEMENT.

Ville, trois mois..... 45 sous  
Campagne..... 30 sous  
Chaque numéro..... 4 sous

## L'ELECTEUR

Paraît le Samedi de chaque semaine.  
Toute correspondance concernant la rédaction  
doit être adressée franco à

A. GUERARD et Cie, PROPRIETAIRES.  
Rue St. Marguerite, No. 45.

## FEUILLETON DE "L'ELECTEUR"

23 JUIN 1866.

## LE CADAVRE.

(Suite.)

### III.

Plusieurs années après, une circonstance fortuite nous rapprocha. Je lui rappelai le souvenir de notre entretien qui me revint à la mémoire. Il ne l'avait pas oublié, et c'est de lui que je tiens le récit des événements qui vont suivre.

Après l'accomplissement de leur mariage, Gérard et Clotilde avaient voyagé, puis étaient revenus se fixer à Paris, où ils passaient l'hiver. L'été venu, ils repartaient soit à la campagne, soit aux bains de mer, soit hors des frontières, selon le gré de leur caprice. La jeunesse, la fortune, un amour partagé, la naissance d'une fille qu'ils adoraient, tout semblait conspirer autour d'eux pour leur assurer un bonheur sans nuage. Cependant, Clotilde sentait comme un vide autour d'elle. Gérard était toujours d'une humeur douce et égale, attentif à satisfaire à toutes ses fantaisies; mais, depuis le jour où elle l'avait connu et aimé, elle avait remarqué en lui des éclairs de sombre mélancolie, et elle devinait que son esprit était tourmenté par une secrète pensée. Il lui était souvent arrivé de le surprendre en proie à un affaissement que ses efforts ne parvenaient pas toujours à dissiper. Parfois même il oubliait d'embrasser sa fille, et il la regardait avec une sorte de lassitude et de découragement. Clotilde ne s'arrêtait pas à la pensée qu'une passion étrangère pût être la cause de cette mélancolie; elle sentait bien que Gérard lui avait donné tout son amour. Peu à peu,

elle tomba elle-même dans une vague tristesse qui n'échappa pas à l'œil de son mari, et elle eût préféré la certitude d'un malheur à cette appréhension pleine d'angoisse. Plusieurs fois elle prit la résolution de l'interroger au nom de leur mutuel amour; mais, à sa vue, le courage lui manquait, et elle respectait son secret, espérant toujours qu'il parlerait de lui-même.

M. Doblin, depuis le mariage de sa fille, n'échangeait avec ses enfants que de rares visites. Deux années s'étaient à peine écoulées sans apporter de changement dans cette situation, lorsqu'une après-midi il reçut la visite d'un étranger qui, après les préliminaires d'usage, lui dit froidement :

— Savez-vous, monsieur, à qui vous avez donné votre fille !

— Non, monsieur, répondit M. Doblin, troublé par cette question et craignant quelque révélation depuis longtemps pressentie.

— J'ai rencontré votre gendre sur les boulevards avec sa femme, et je l'ai suivi. Bien que sa physionomie soit bien changée et qu'il ne porte plus sa barbe, je l'ai parfaitement bien reconnu. Nous avons été liés longtemps ensemble et nous avons vécu côte à côte, ajouta l'étranger avec un singulier sourire.

— Parlez plus bas, murmura M. Doblin en proie à une terreur instinctive, bien que les portes fussent hermétiquement fermées.

— Votre gendre est un forçat libéré."

M. Doblin fit un effort pour se lever, mais il n'en eut pas la force, et il jeta à son interlocuteur un regard suppliant.

— Pardonnez-moi si mes paroles sont cruelles, poursuivit l'étranger avec le même calme; je crois être le seul homme au monde capable de reconnaître Gérard. J'aurais pu m'adresser directement à lui, mais je n'ai jamais fait le mal pour mon plaisir, et si vous satisfaites à ma demande, vous pouvez l'assurer de ma part qu'il n'a rien à craindre. J'étais son compagnon de chaîne à Toulon, et je n'ai de lui que le meilleur souvenir. Quand je l'ai rencontré, il m'a paru soucieux, et j'en suis sans doute la cause... Voici ce qui m'amène. Je veux être honnête, parce que la bague ne me rendrait pas si je m'exposais à y retourner. Je voudrais m'établir ici, avec un petit commerce quelconque, et j'ai besoin pour cela de dix mille francs. Ne croyez pas que j'en fasse mauvais usage et ne craignez pas de me voir revenir armé de mon secret. Je vous donnerai un reçu motivé qui vous répon-

dra de ma parole et de moi; car une fois établi, j'aurai à garder les mêmes ménagements que votre gendre. Comme il faut jouer cartes sur table, voici la preuve de ce que j'avance."

En disant ces mots, l'étranger présenta à M. Doblin un numéro de la *Gazette des Tribunaux*, en lui désignant un passage ainsi conçu :

*"La Cour de cassation a prononcé aujourd'hui son arrêt sur la condamnation à quatre années de travaux forcés portée contre George-Albert Gérard, pour assassinat commis sur la personne de M. N... La Cour a maintenu purement et simplement la décision du jury."*

Quant aux détails de son histoire, vous la trouverez dans le compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*."

M. Doblin semblait sortir d'un rêve, et et fixait un œil hagard sur le journal ouvert devant lui.

— Je vous crois monsieur, et suis prêt à vous accorder ce que vous me demandez.

— Gérard est entré au bagne à vingt-trois ans. Sa peine a été réduite de moitié, et en sortant il est parti pour l'Amérique, où il paraît qu'il a fait fortune. Au surplus, si vous désirez prendre vos précautions avec moi, vous pouvez l'interroger.

— Non, monsieur. Voici dix mille francs, et je suis votre obligé.

— Si j'avais eu la moitié de cette somme à vingt ans, dit le forçat avec un soupir, je ne serais pas un faussaire. Veuillez encore me pardonner, monsieur; vous me rendez un grand service, et je tiendrai ma promesse. Si vous voulez me dieter le reçu dans la forme qu'il vous plaira...

— C'est inutile, répondit M. Doblin; j'aime mieux m'en rapporter à vous."

Dès que l'étranger eut disparu, M. Doblin se rendit chez son notaire, auquel il exposa les faits qui viennent d'être racontés.

— Vous vous rappelez mes craintes, lui dit-il en terminant. J'avais des soupçons sur Gérard, dont les parents étaient morts. Je ne pus jamais obtenir de lui de renseignements très-précis sur eux quand ils habitaient Paris et pendant leur séjour à Londres. Vous savez que Gérard, à toujours évité de me mettre en relations avec les anciens correspondants de son père, prétendant que, depuis douze années qu'il avait quitté la France, ils les avait perdus de vue, et que la maison où son père tenait son commerce avait été démolie pour l'agrandissement d'une propriété voisine. Toutes mes recherches n'aboutirent à aucun résultat, et c'est ainsi que